

Le pardon, acte spirituel, acte psychique

Claire Mestre*

Le pardon est comme l'amour, la joie, il est et ne s'explique pas ; il ne se réduit pas à un seul domaine des sciences humaines, il appartient à plusieurs. Il semble bien qu'il ait d'abord appartenu à la tradition monothéiste avant d'avoir tendance à se mondialiser. Ce qui m'intéresse ici, c'est la place du pardon dans la psychothérapie, son effet sur le psychisme. La psychothérapie transculturelle a la particularité de rendre possible la rencontre entre un thérapeute et un patient qui n'ont pas la même culture et parfois ne parlent pas la même langue. Ceci est possible par un dispositif unissant un groupe thérapeutique pluridisciplinaire et des traducteurs. J'aborderai la question par deux situations cliniques où il a été question de pardon. À partir d'elles sont nées plusieurs questions : qu'apporte le pardon ? Peut-on pardonner à un mort ? Un mort peut-il pardonner ? Le pardon, comme acte volontaire, comme parole à la force illocutoire d'exécution, induit un processus psychique, mais ne s'y substitue pas totalement, il transforme une pensée, et parfois s'apparente au processus du deuil. Le pardon nécessite les domaines de la philosophie, de l'anthropologie et de la religion pour être un peu compréhensible. Il ne peut être réduit à la seule dimension psychanalytique, d'où l'impératif du complémentarisme : c'est au point de contact de cet acte spirituel et psychique que ce produit le changement et la transformation de la pensée et de la psyché.

Quelques jalons pour le pardon

Que pouvons-nous retenir du pardon qui puisse nous éclairer dans le domaine de la clinique ? Quand parler du pardon, comment le penser ? On pardonne quelque chose, on pardonne à quelqu'un, on pardonne quelqu'un ? Le contraire du pardon, est-ce la vengeance ? Pardonner : est-ce savoir, tout connaître ? On peut d'emblée dire que ce n'est pas : oublier, annuler, ignorer.

C'est un acte, une parole. C'est aussi un fait culturel, anthropologique, qui fait partie du don et de l'échange généralisé. Il s'associe à la dialectique de la mémoire et de l'oubli, et au travail de deuil. Il est lié aussi à la faute, au péché, à l'offense, et renvoie aux notions de l'absolution, la rémission, l'indulgence, sur fond de sanction et de réparation.

On pourrait le résumer comme un acte positif par lequel on se souvient et on décide de ne pas tenir compte de la faute dans les relations avec le coupable (Abécassis 1996 :141). Le pardon s'associe ainsi à l'acte de la mémoire : pas de pardon sans mémoire de l'offense. Pourtant la conception du pardon ne se laisse pas enfermer dans une seule définition ; autant d'auteurs, autant de représentations du pardon, de sa portée et de sa nécessité au service de la vie. On pourrait distinguer le pardon individuel et le collectif, le pardon banal et l'exceptionnel.

Ainsi, le pardon envisagé par la psychologue Maryse Vaillant est « ordinaire » et fait partie des liens d'échange entre parents et enfants. Le pardon s'inscrit donc dans une histoire familiale, dans une transmission transgénérationnelle. Le pardon est, selon elle, un des

* Psychiatre et anthropologue, consultation transculturelle, CHU de Bordeaux, 86, cours d'Albret, 33 000 Bordeaux, www.associationmana.e-monsite.com.

fondements de la généalogie : on doit à nos parents, on accorde le pardon à nos parents, c'est un chemin de maturation. Pardoner à ses parents, c'est les acquitter, ce serait une tâche individuelle.

Le pardon est un don de sens, une création personnelle qui reconstruit les relations humaines. Le pardon annule la dette. Par sa dimension spirituelle, l'homme domine le mal, il transforme le mal en promesse de vie, il permet de se libérer du passé, sans l'oublier. Mais, on ne sait pas pourquoi on pardonne. Le pardon est un don sans retour, pardonner c'est donner une réponse, par la force puisée dans l'amour divin, ou dans la volonté de survie du groupe. Le pardon reposerait sur les fantasmes réparateurs qui permettraient de dépasser le ressentiment : on répare chez l'autre ce qu'on a craint avoir détruit, pour sauver ce qui est abîmé en soi selon la théorie de Mélanie Klein. Il s'accompagnerait aussi de la capacité de sollicitude de Winnicott permettant la réconciliation qui accompagne le pardon, réconciliation avec le parent, ou bien son souvenir. La capacité de sollicitude, c'est être concerné par l'autre ; elle est développée durant la première année où l'enfant pressent qu'en attaquant sa mère il peut la perdre, puis il passe au stade de l'inquiétude où il développe sollicitude et compassion pour sa mère.

Le concept du pardon est énigmatique et beaucoup plus complexe pour le philosophe Jacques Derrida (2000), pour qui il est un héritage religieux en voie d'universalisation. Chaque fois qu'il est au service d'une finalité (rachat, rédemption, réconciliation), ou qu'il tend à rétablir une normalité (sociale ou psychologique) par un travail de deuil, par quelque thérapie, ou écologie de la mémoire, le pardon n'est pas pur. Il ne devrait être ni normal, ni normatif, ni normalisant. Il devrait rester exceptionnel et extraordinaire, à l'épreuve de l'impossible : comme s'il interrompait le cours ordinaire de la temporalité historique (Ibid. 107). Ainsi, le pardon ne pardonne que l'impardonnable. Il ne nécessite pas la demande de pardon. Il est inconditionnel, accordé au coupable en tant que coupable, sans contre partie, sinon ce n'est pas au coupable que l'on pardonne, mais déjà à un autre devenu meilleur. La question du sens pose problème : pardonner que ce qui est réparable ? Pardonne-t-on quelque chose : un crime, une faute, un acte qui n'épuise pas la personne incriminée, ou bien pardonne-t-on à quelqu'un, demande-t-on pardon à la victime où à un témoin, Dieu, Dieu qui a prescrit de pardonner pour être pardonné à son tour ? *Pardonne nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensé.*

Il existe une équivoque de la tradition : soit Dieu pardonne sans échange et sans condition, soit il requiert le repentir et la transformation du pécheur (Ibid. 119). Le pardon a donc deux pôles : l'inconditionnel et le conditionnel. L'inconditionnel est hétérogène au conditionnel (le repentir, la transformation), mais cette qualité lui permet de s'inscrire dans l'histoire, le droit, la politique, l'existence même et je rajouterai dans le travail psychique. Ces deux pôles sont irréconciliables mais indissociables. Le pardon est inconditionnel puis il s'inscrit dans une « écologie historique » : l'amnistie, l'amnésie, l'acquiescement, le travail de deuil... . Il s'inscrit ainsi dans une aporie.

Le pardon entre deux personnes supposent qu'ils ne sont pas forcément d'accord sur ce qui porte le pardon. Il se passe de la compréhension et de réconciliation. Il excède toute institution, tout pouvoir, toute instance juridico politique, en étant hétérogène à l'ordre du politique, ou du juridique (Ibid. 114). Ce n'est pas une négociation, une transaction calculée. L'Etat ou une institution ne peuvent pardonner, c'est la victime qui peut pardonner. Pourrait-on se substituer à la victime, morte par exemple ? Qui peut pardonner au nom des victimes disparues ? Le pardon relève du secret, de l'inaccessible, de l'incompréhensible (Ibid. 129).

Le pardon de Ricœur a lien avec l'ipséité. « L'amour précisément » est de la même famille que le pardon. Comment le pardon s'inscrit-il dans la réciprocité ? Selon sa dimension religieuse chrétienne qui invite à aimer ses ennemis, à leur pardonner, il ne faut en attendre

aucun retour. Aimer ses ennemis brise le cercle de la réciprocité. Mais l'amour convertit : on souhaite que l'ennemi devienne l'ami. L'idée n'est plus donner et rendre, mais donner et recevoir. C'est la réciprocité. Ricœur rejoint Derrida dans la conception d'un pardon individuel, dans une relation avec l'autre : il n'est pas l'amnistie, ni la réconciliation et est apolitique. Selon la symbolique délier-lier (symbolique que l'on retrouve dans la psychanalyse par la liaison des pulsions), le pardon délie, au contraire de la promesse qui lie (idée empruntée à Hanna Arendt). La faculté du pardon se fonde au moyen de la parole et sur la présence d'autrui. L'action du pardon est un miracle, comme l'action qui innove. Le pardon, serait la possibilité de délier : délier l'agent de son acte. La parole du pardon sous entend : « Tu vaux mieux que tes actes ».

Malgré la complexité du pardon, on peut toutefois en comprendre qu'il est une modalité d'échanges interindividuels entre deux êtres, qu'il n'induit pas forcément la réciprocité ou la réconciliation, et qu'il transforme celui qui le pratique. Sa force s'inscrit dans le fait qu'il délie d'un acte et propulse vers la vie. Le pardon est libre, gratuit et transcende toute politique institutionnelle.

Dans les situations cliniques que je vais aborder, le pardon est arrivé comme une évidence, évoqué par le patient ou amené par le thérapeute en réponse à une faute. La première situation concerne une femme exilée, traumatisée, qui voit sa relation avec son nouveau né « empoisonnée » par sa relation passée avec sa mère. Celle-ci l'avait abandonnée petite. Elle pardonne à distance à sa mère qui est au Nigéria, avant que celle-ci ne meure. Pourra-t-elle trouver la paix du deuil achevé ? La deuxième situation concerne un jeune homme perturbé, au parcours très chaotique, têt orphelin, qui révèle à son thérapeute, que lors du génocide burundais, d'où il a réchappé, il a dû sous contrainte comme enfant soldat, tuer sa mère. Il émerge l'idée que la défunte lui pardonne.

Situations cliniques

La première concerne « Bijou, le bébé qui pleurait les larmes de sa mère »¹. Espérance et son enfant Bijou sont adressées à la consultation transculturelle par un Centre d'Accueil pour Demandeurs d'Asile (CADA) en urgence, à causes de l'inquiétude grandissante de la travailleuse sociale qui l'accompagne : rien ne console ce bébé et la jeune mère n'arrive pas à communiquer son désarroi car elle ne parle pas français.

L'histoire d'Espérance est frappante par l'accumulation de traumatismes sur une période très courte. Espérance est alors âgée de 25 ans et sa petite fille de 4 mois. Elle est originaire du Nigeria et parle anglais pidgin, une interprète nous accompagnera tout au long du suivi. L'émotion, mais aussi la souffrance et la désorganisation feront de la première consultation un moment très éprouvant. La jeune femme raconte son histoire pendant que la petite fille pleure de tout son corps sans pouvoir être consolée, ni par les thérapeutes, ni par sa mère.

Au Nigeria, Espérance était mariée et était coiffeuse. Elle vient de la région du Delta. Son mari, dont elle dit alors ne rien connaître de ses activités, décida un jour de façon urgente de partir : ils étaient en danger de mort. Le contexte de ce départ reste vague, Espérance ayant pu reconstruire l'hypothèse que son mari, un homme instruit, faisait probablement partie d'un groupe de résistance villageois². Espérance était enceinte au moment du départ. Arrivés à

¹ Cette observation a fait l'objet d'une analyse qui sera publiée prochainement par Yoram Mouchenik à la Pensée Sauvage. Le groupe thérapeutique est constitué par deux psychologues cliniciennes Estelle Gioan et Bérénise Quattoni. Les prénoms ont été changés. La prise en charge continue à l'heure de l'écriture.

² En effet, depuis longtemps, la région du Delta est touchée par des conflits entre locaux et multinationales : le pétrole qui totalise 90% des recettes nationales ne se trouve que dans les régions du Delta, d'où il est exporté, mais les habitants de ces régions vivent au dessous du seuil de pauvreté africain.

l'aéroport de Paris, M. disparut. Mme se retrouva seule, à la rue et elle fut alors abusée alors qu'elle était enceinte de six mois. Elle arriva à Bordeaux dans des conditions floues : « quand je suis arrivée en France je me suis sentie comme rien du tout, vide ». C'est dans ce contexte traumatique qu'Espérance mit au monde son enfant : « J'étais seule à l'hôpital avec toutes les douleurs que j'avais ».

D'emblée des éléments inquiétants sont repérés lors de ce premier récit : les pleurs incessants du bébé, qui passe sans succès de bras et bras, le portage inapproprié de sa mère qui oscille entre abandon et secousses de l'enfant. C'est une atmosphère de panique qui guette l'ensemble du groupe. La mère semble épuisée. Les nuits sont très éprouvantes et elle n'arrive pas à se reposer. Elle a des hallucinations dont on ne sait pas exactement si ce sont des réminiscences ou bien des cauchemars. Devant l'ampleur de la détresse de ces deux personnes, nous organisons très rapidement l'hospitalisation d'Espérance et de Bijou dans une Unité de soin Mère-Enfant. Un risque de passage à l'acte nous semble très important. La mise en place d'un traitement et d'un suivi assez lourds permettront la diminution de l'angoisse et de l'impulsivité. Conjointement un suivi régulier est organisé à la consultation transculturelle. Nous pourrions alors ensemble élaborer les circonstances menaçantes qui ont entouré la venue de Bijou mais aussi les représentations ambivalentes dont elle était l'objet.

Espérance se retrouve mère dans un pays qu'elle ne connaît pas et dont elle ne partage pas la langue, elle est seule et très isolée. Le bébé devient porteur de représentations ambivalentes : par sa nomination Bijou représente « tout ce qu'il me reste de précieux » alors qu'elle est dans le « désespoir ». Les interactions sont marquées par une violence mal contenue : la mère tente d'interpréter les longs pleurs de sa fille « je ne peux pas expliquer ce qu'elle sent mais je sais qu'elle est en colère ». Et aux manifestations du bébé, elle dit : « quand elle pleure beaucoup, ça me met hors de moi ». L'abandon par son mari, sa disparition et ce contexte particulier vont faire ressurgir avec inquiétude et force la figure de la mauvaise mère, incarnée par sa propre mère qui avait quitté le domicile familial pour aller vivre avec son nouveau mari alors qu'Espérance avait 2 ans. Elle resta vivre avec son père alors que son frère et sa sœur plus âgés furent placés ailleurs, elle n'a plus eu de contact avec eux à partir de ce moment là. À 12 ans au décès de son père, elle partit vivre chez sa tante maternelle qui l'éleva jusqu'à ses 19 ans, âge auquel elle se maria.

Au moment où Espérance se retrouve mère, les représentations maternelles s'imposent par des pensées qui la persécutent au point qu'elle pense que sa mère cherche à lui faire du mal : « J'ai rêvé que ma mère voulait tuer mon bébé et elle m'a dit de tuer mon bébé », elle a des hallucinations où sa mère la menace elle et son bébé.

Ces accusations reposent sur une relation maternelle fortement perturbée. Espérance renoue alors le contact avec sa mère par téléphone. Mais celle-ci juge que les déboires d'Espérance sont le fait de sa transgression. Nous apprenons ainsi qu'Espérance s'est mariée contre l'avis de sa mère : « Tu es folle comme ton père », « tu es une mauvaise mère » lui dit-elle.

La persécution mère-fille se rejoue entre Espérance et Bijou : Bijou pleure et persécute sa mère déjà maltraitée par sa propre mère. Au terme de ces relations, c'est Espérance qui se débat avec le sentiment d'être une mauvaise mère. Bijou présente rapidement des réveils brutaux pendant le sommeil, Mme nous dit « comme si elle avait peur », elle semble terrorisée quand elle sent que sa mère s'éloigne.

Espérance s'identifie à la mère de son enfance, mauvaise et persécutrice, et ne peut s'identifier à la détresse de son bébé. Espérance n'a alors comme seule issue, paradoxale, de vouloir confier sa fille à autrui par des mots et des gestes qui inquiètent les soignants. Ne signifie-t-elle pas qu'elle veut abandonner son bébé ?

Le travail de consultation reposera sur plusieurs ingrédients : d'abord sur un cadre qui permet de porter³ l'Espérance et qui permet aussi de « penser » et de « panser » les blessures d'Espérance bébé, petite fille, femme et mère. Il reposera aussi sur les possibilités de modifier les représentations maternelles, comment passer d'une mère agressive à une mère faible qui n'a pas eu d'autre choix que de laisser son enfant ?

l'Espérance s'est retrouvée seule dans la migration, face à un nouveau défi : apprendre la grave maladie de sa mère. A ce moment, se dessine pour l'Espérance l'urgence de se réconcilier avec sa mère, sans doute sous l'impact de la psychothérapie mais aussi sous l'influence d'une tradition qui incite à quitter les siens dans la paix. l'Espérance téléphone ainsi à sa mère et nous annonce qu'elle lui pardonne tout le mal qu'elle lui a fait, l'amour l'emporte sur le ressentiment et le sentiment fou d'être haïe par sa propre mère. L'accompagnement d'Espérance n'est pas terminé et notre attention clinique se portera désormais sur la possibilité pour l'Espérance d'être apaisée après cette disparition.

La deuxième situation concerne Christian l'enfant soldat sans mémoire. Ce jeune adulte fut confié à la consultation à la suite d'une tentative de suicide par pendaison⁴. La reconstitution des souvenirs fut très difficile car ses propos et sa pensée étaient souvent très confus. Il avait quitté le Burundi très jeune (il ne savait pas exactement), alors qu'il y avait la guerre durant laquelle sa mère avait été assassinée. Ils avaient fui avec le père au Ghana, son pays natal semble-t-il. Le père aimait beaucoup son épouse et il est mort de « chagrin ». Le père était agriculteur. Il n'avait alors plus de souvenir de la mère, mais en gardait de son père, quand ils étaient encore ensemble. A sa mort, il s'était retrouvé à la rue, fouillant les poubelles pour manger, mais il ne pouvait évoquer cette période : son front se plissait et son regard s'éloignait dans le vide. Il voyait sa mère et son père en rêve, sa mère lui disait de le rejoindre, comme ça disait-il : « je ne souffrirai plus ».

Christian entreprit un suivi à la consultation transculturelle, d'abord dans le groupe thérapeutique puis il a continué à venir me voir seule. Pendant très longtemps, il avait sans arrêt le même discours : « j'ai beaucoup de problèmes, je ne sais pas où aller, je n'ai pas de parents, je n'ai pas de pays, je ne connais personne... ». Progressivement Christian rassembla ses souvenirs, des images, des paroles de ses parents, qui résonnaient en lui... : il évoqua son père qui venait le chercher à la sortie de l'école, puis ils allaient travailler ensemble dans les champs. Il ramena également une parole maternelle : « il faut être patient ». Mais, la souffrance empira et le jour il se voyait en double, la nuit, les morts tout de blanc habillés arrivaient et lui disaient « viens avec nous ». Je pensais alors aux visions des rescapés des génocides qui sont envahis dans leur réalité par la vision des morts.

Christian s'accrocha à notre aide, et était également avide de médicaments qui éloigneraient ses visions angoissantes. Il était venu en bateau de l'Afrique pour vivre, et ici il avait le sentiment qu'on lui refusait la vie en ne lui accordant aucun statut. Cependant, il reprit progressivement une vie sociale en s'inscrivant à des cours de français. Les séances d'ailleurs se firent dans cette langue, car il refusait d'utiliser l'anglais.

Progressivement, il put reconstruire la vie après la mort de son père, alors qu'il était un jeune adolescent. Après cette disparition il s'était retrouvé seul sans projet et sans perspective, il ne pouvait seul payer le loyer de la maison. C'est à ce moment là qu'il était devenu fou et qu'il avait commencé à avoir des visions : les morts, les démons aussi. Il s'était installé dans la rue, il mangeait dans les poubelles d'un restaurant et il dormait à côté. On se moquait de lui. D'autres enfants dormaient avec lui. Le dimanche, des hommes d'Eglise lui donnaient à

³ Le groupe constitué exclusivement de femmes pouvant s'apparenter à un groupe de commères, mais il est de plus à noter l'apport considérable de l'interprète qui en plus de l'apport linguistique, représentera une figure maternelle possible confiante et aidante.

⁴ C'est une situation dont je m'occupe encore actuellement.

manger. Cela avait duré quelques années, puis il s'était mis à chercher du travail : un homme l'avait engagé comme assistant et le camion lui servait de maison. Lors de son arrestation pour trafic d'armes, à l'écoute de la sentence qui le menaçait, il avait eu envie de se suicider, puis l'inspecteur de police l'avait aidé contre une somme d'argent. Il avait pris un bateau dont il ignorait alors la destination. Raconter son histoire peut paraître facile et pourtant il a fallu des années pour Christian d'arriver à ce récit construit.

La thérapie continue au gré de Christian qui vient généralement me voir de temps en temps : la vie reste dure car il est très seul ; parfois il a des accès de violence où il agresse ses amis lorsqu'il ne prend plus ses médicaments, car une voix lui dit de frapper. Il a trouvé un travail qui le soutient même s'il est parfois dur physiquement. La tristesse l'envahit inexorablement : la vue d'une femme qui porte un enfant le remplit d'amertume. Il pense à sa mère, bien sûr, parfois la nuit elle vient le voir sans ses rêves.

Un soir de décembre, en 2008, il arrive, et après m'avoir donné quelques nouvelles, il dit qu'il a quelque chose à me dire. A son air, je sens que c'est grave et comme pour contrer le choc, je prends son dossier et me mets à écrire, les mots pleuvent en français, chaotiques, mais c'est très clair. Il raconte la mort de sa mère : « je pense à ma mère... c'est moi qui ait tué ma mère, c'est pas ma faute... ». Il raconte la guerre civile, l'enlèvement des enfants, la prise imposée de drogues, le bandeau sur les yeux et l'ordre de tirer.... Et puis, « à chaque fois que je pense à ça... ». Oui, ils l'ont enlevé... Il raconte, l'assassinat de l'ami de ses parents, le viol de la mère, la relâche du père qui est ghanéen, l'entraînement, puis, le bandeau sur les yeux, l'ordre de tirer : on lui enlève le bandeau et c'est sa mère qui gît un chiffon dans la bouche. Chaque enfant, ils étaient 7, a tué sa mère⁵. Le père l'a recherché puis ils sont partis pour le Ghana. Ce récit c'est la première fois qu'il le raconte, son père ne l'avait jamais entendu.

Je lui demande s'il rêve à sa mère. Oui, il rêve, et dans le rêve, dit-il, elle lui pardonne. Je reprends cette idée et appuie l'interprétation du rêve par le pardon : la mère pardonne à son fils. Pour autant, je m'interroge : existe-t-il une autre issue que la folie à cette histoire ? Quel deuil ? Quel pardon ? quel devenir ?

Le pardon comme échange avec les morts ?

Le statut des défunts dépend du travail du deuil, dans la psyché comme dans la culture, lui-même infiltré par les sentiments qui nous lient avec le défunt. Plus l'ambivalence⁶ règne, plus le statut du futur défunt est problématique. Quand le statut du mort est culturellement déterminé, c'est-à-dire qu'il trouve une place dans un autre monde : le paradis ou l'enfer, ou bien le monde des ancêtres, ou celui des esprits, celui-ci va arborer, en cas d'ambivalence, le masque d'un mort malveillant : fantôme, esprit possesseur...

On sait avec Freud que l'ambivalence à l'égard d'un défunt amène à la manifestation d'un deuil pathologique. Cette observation clinique, Freud (1933) tenta de la déceler par l'analyse des manifestations du peintre Christophe Haitzman au 17ème siècle qui développa une « névrose démoniaque » après le décès de son père. Le peintre aurait cédé aux sollicitations du Diable, qui était venu le tenter après la perte de son père, et il s'était engagé par écrit à lui appartenir corps et âme. Le peintre se repentit et était persuadé que seule la grâce de Marie pourrait le sauver en forçant le Malin à rendre le pacte écrit.

⁵ Je rappelle que le Burundi connut une guerre civile en 1993, après un putsch militaire responsable de l'assassinat du Président hutu Melchior Ndadaye et des ses proches collaborateurs. Il s'en suivit un génocide tutsi et un lynchage des hutus opposés à cette idéologie. Des régions entières connurent la purification ethnique de même que Bujumbura.

⁶ L'ambivalence est la présence simultanée dans la relation à une personne de tendances, d'attitudes et de sentiments opposés que sont l'amour et la haine.

Ce qui m'intéresse pour approfondir ma réflexion, c'est le déclenchement de la maladie : la mélancolie après la perte du père. Freud interprète les engagements du peintre endeuillé comme la manifestation pathologique de la perte : à travers un pacte, le Diable *promit* au peintre de remplacer le père défunt, ce qui signifierait que le peintre espérait ainsi (inconsciemment bien sûr) « récupérer la perte ». La mélancolie apparaît ainsi comme un mode pathologique du deuil. Le père est un être aimé mais il est aussi objet d'ambivalence. (L'ambivalence serait la conséquence de l'amour et de l'haine, possiblement ressentie alors que de façon hypothétique le père aurait interdit la peinture au fils). Le Diable portait les signes de la complexité des sentiments à l'égard de son père : le fils attendait de lui une grosseesse et avait dessentiments de tendresse maternelle à son égard. Le peintre résolut son repentir par des séances d'exorcisme qui permirent de rompre l'engagement à l'égard du démon, et il s'engagea non sans difficulté, vers la voie religieuse dans les ordres. Selon l'analyse psychanalytique, le personnage du Diable prit ainsi la place du père défunt, et entretint avec le fils des échanges de promesses qui ne pourront s'arrêter que grâce à l'action d'exorcismes. Le deuil se résolut dans l'engagement d'une vie religieuse, la seule pouvant garantir la réduction totale de l'ambivalence à l'égard du père, la seule permettant de retrouver un sentiment de sécurité et d'amour retrouvé.

J'en conclus ainsi que l'ambivalence à l'égard d'un être aimé expose à un deuil perturbé s'exprimant par des échanges, par le biais du rêve ou bien des hallucinations menaçantes et persécutrices, qui prennent une forme propre à la culture. Dans l'histoire de Freud, le travail du deuil fit du père un être menaçant, hostile et dangereux, à travers le personnage chrétien de diable. Pour Espérance, que peut devenir le travail de deuil alors que ces sentiments étaient très partagés à l'égard de sa mère ? En effet, à la naissance de sa fille, notre patiente a vu ressurgir en elle des sentiments mélangés à l'égard de sa mère, qui rejallirent dans la relation avec sa petite fille. L'urgence de la menace de la disparition de la mère la contraignit à revisiter sa relation avec elle. On peut se demander si Espérance en pardonnant à sa mère, peut vivre un deuil qui apportera une mémoire apaisée de sa mère. Autrement dit, quand les vivants pardonnent aux morts, *l'acte du pardon à l'égard d'un défunt peut-il réduire l'éventuelle ambivalence ?* Le pardon en déliant le défunt de ses actes hostiles à l'égard de l'endeuillé, permettrait-il au défunt de rester en paix avec le vivant ? Ou bien le pardon en transformant un sentiment d'ambivalence à l'égard d'un être disparu, permettrait-il de ramener le défunt non plus à une figure hostile mais à une figure appartenant à une mémoire apaisée ?

Le pardon et le transfert

À l'inverse, les morts peuvent-ils pardonner aux vivants ? Dans les cultures « animistes », où les morts par la passage de la mort changent de statut et appartiennent à un monde parallèle, un mort hostile devient craint, apparaît dans les rêves des vivants (ou bien dans des visions) comme dangereux et menaçant. Ceci est interprété par le fait que le défunt a des reproches à l'égard du vivant. Il sera fait des gestes et des rituels pour apaiser et s'opposer à la vengeance possible du défunt.

Pour Julia Kristeva, les religions monothéistes ont trouvé l'antidote de la haine, c'est le pardon, qui suspend le temps des vengeances. Le pardon n'efface pas la haine, mais permet d'arrêter le geste de la vengeance, en suspendant le jugement, en se référant à Dieu (2005 : 370). Cette psychanalyste fait de l'analyse, une demande de pardon, au sens d'une renaissance psychique et physique. Ce faisant elle met l'accent sur la fonction de transformation du pardon sur la psyché et sur le corps : « c'est la possibilité de ce nouveau commencement,

rendu possible par le transfert⁷ et l'interprétation, que j'appelle un *par-don* : donner et se donner un temps nouveau, un autre soi, des liens imprévus » (2007 : 60). La psychanalyse met en œuvre un pardon moderne, une variante « post morale », par l'interprétation, qui permet la donation de sens à l'insensé de la haine (2005 : 372) Elle permet la renaissance psychique, par la relation analytique. Le pardon fait face à la haine, doublure du désir.

Pour ma part, à partir de ce pardon, possible grâce au jeu du transfert et du contre transfert, existe une possibilité de transformation et de déliaison, dans le sens délier un homme de ses actes. C'est pourquoi, j'affirme que dans la psychothérapie de certains patients, le pardon existe. Ce n'est pas le thérapeute qui pardonne, au nom de quoi le ferait-il ? Quel pouvoir, quelle volonté pourrait-il s'octroyer ? *Cependant le thérapeute, étant également là comme autrui, comme témoin, pris dans les rets du transfert et comme objet de transfert, il permet que se délie et que se dénoue l'homme de ses actes, signifiant ainsi « tu vauds mieux que tes actes ».*

Ainsi, la mère morte assassinée par Christian peut-elle lui pardonner par le jeu du transfert, grâce au statut conféré par la culture au défunt, un être susceptible de protection.

Conclusion

On remarquera que le pardon, dans les exemples dramatiques que j'ai explorés, n'a pas sa place dans le sens de pardonner à son bourreau, Espérance pardonner à ses persécuteurs, Christian pardonner aux génocidaires... Cette dimension peut-elle apparaître dans une psychothérapie, je ne sais pas. On entend plus souvent la haine et le désir de vengeance individuels et sans doute que l'absence de la dimension collective qui fait défaut surtout dans la migration, empêche toute évolution dans ce sens là.

Il a été question de pardon comme l'acte de pensée (acte de parole) qui rend possible la transformation d'un lien d'un être avec son prochain, son parent en l'occurrence. Le parent était un défunt, et le pardon s'est appuyé sur une relation définie par la culture et réactualisée par la psychothérapie. Le pardon a été donné dans les deux sens. Cet acte possible dans le déroulement de la psychothérapie modifie la dynamique psychique et participe au processus soignant ou réparateur du soin. Cependant il reste mystérieux dans ses ressorts et ses effets.

Bibliographie :

Abecassis A. L'acte de mémoire. In *Le pardon. Briser la dette et l'oubli*. Paris : Ed. Autrement, n°4, 1991 pp137-156.

Derrida J. *Le siècle et le Pardon*. Paris :Ed. du Seuil ; 2000.

Freud S. Une névrose démoniaque au XVIIe siècle (1923). In *Essais de psychanalyse appliquée*. Paris : Gallimard ; 1933 : 211-251.

Kristeva J. *La haine et le pardon*. Paris : Fayard ; 2005.

Kristeva J. *Cet incroyable besoin de croire*. Paris : Bayard ; 2007.

Laplanche J. et Pontalis J-B. Transfert. In *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : Puf ; 1967.

Ricœur P. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Ed du Seuil ; 2000.

Vaillant M. *Pardoner à ses parents*. Paris : Ed. De la Martinière ; 2001.

⁷ « Désigne en psychanalyse, le processus par lequel les désirs inconscients s'actualisent sur certains objets dans le cadre d'un type de relation établi avec eux et éminemment dans le cadre de la relation analytique » (Laplanche et Pontalis 1967 : 492)